

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 36

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Notice sur l'Armorial de l'Evêché de Bâle

L'art héraldique remonte aux Croisades, vers le XII^e siècle. Lorsque les formidables armées des Chrétiens d'Europe s'ébranlaient pour se précipiter sur l'Orient afin d'arracher le tombeau du Christ des mains des Musulmans, cet art fut organisé, réglementé. Il forma une langue symbolique que les Croisés des différentes nations d'Occident comprirent, quoique parlant des idiomes différents.

Jusqu'alors, il n'y avait point de noms de famille. Les noms des saints étaient les vrais noms de tout le monde. Comme il arrivait très souvent que le même nom était porté par plusieurs dans une même localité, chacun avait un surnom, un sobriquet, qu'il s'attribuait ou qu'on lui attribuait, selon ses défauts, ses qualités, son métier, son rang, son occupation ou ses terres. Les nobles, les grands, les seigneurs dominaient la foule et cherchaient à se dominer entre eux. Pour se distinguer du peuple et les uns des autres, ils eurent recours aux emblèmes. Ceux-ci furent alors réglementés, organisés officiellement et enfin enregistrés; ils devinrent des armoiries. Pour les réglementer on créa les héralds d'armes, choisis soigneusement par toute la chevalerie afin d'uniformer ces conventions.

De là le nom d'Art héraldique, qui a pour effet d'expliquer en termes propres toutes sortes d'armoiries ou armes.

Les armoiries sont des signes ou marques d'honneur, composées de figures et de cou-

leurs fixes et déterminées qui servent à notifier la noblesse et à distinguer les familles entre elles. Ces armoiries se portaient sur les armes, sur les boucliers, sur les côtes d'armes, dans les bannières et pennons. Plus tard la noblesse dégénérée fit graver ou sculpter les pièces héraldiques sur les livres de prières, sur les étoffes, sur les meubles, sur les frontons des maisons, sur les vitres des églises, sur les bancs des chapelles et des églises paroissiales, sur les tapisseries, l'argenterie etc...

Le mot blason est emprunté au mot allemand *Blasen*, qui signifie : sonner du cor, et voici pourquoi :

Les héralds d'armes, à l'entrée des chevaliers dans les tournois ou dans les pas d'armes, examinaient l'écu du bouclier de chaque combattant. *Ils lisaient* les armes qui étaient peintes ou gravées sur les boucliers, et, lorsqu'ils avaient reconnu que les gens d'armes étaient de bonne lignée, on sonnait du cor, et ceux-ci pénétraient dans l'arène du combat. De là le nom de *Blasoner*.

Les figures des armoiries se réduisent à quatre espèces :

1. Les figures de tous les corps naturels et qui peuvent être sensibles à la vue; comme le soleil, les arbres, les pierres, les plantes et les animaux.

2. Les figures artificielles qui sont l'ouvrage de l'homme, comme les maisons, les ustensiles, les instruments de guerre, de chasse, de métiers etc...

3. Les figures que l'on nomme héraldiques, qui se font par des traits diversement tirés sur l'écu.

4. Enfin les figures du caprice, comme certains monstres chimériques, des Hydres,

des Harpies, des Centaures, des Diables...

Les figures sont colorées et ne peuvent changer. Les couleurs sont : *d'argent* ou blanc; *d'or* ou jaune; *d'azur* ou bleu; *de sinople* ou vert; *de gueules* ou rouge; *de sable* ou noir; *de carnation* pour les parties nues du corps; *du naturel* pour les animaux, les plantes, les pierres etc. qui ont des couleurs qui leur sont propres.

L'argent et l'or sont appelés métaux en armoiries et c'est une règle de ne pas mettre métal sur métal, ni couleur sur couleur. Seules les fourrures pouvaient se mettre l'un sur l'autre. Il y avait l'hermine blanche et noire et le petit gris appelé *Vair*. *L'hermine* était blanche à manchettes noires, le *Vair* était blanc et bleu.

Le blason est en quelque sorte une langue dont tous les termes, c'est à dire toutes les pièces, ont une signification déterminée.

En voici un exemple :

Les Douglas d'Ecosse portent pour armes : *d'argent au cœur sanglant de gueules surmonté d'une couronne royale, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent*.

Voici l'origine de ce blason :

Robert Bruce, roi d'Ecosse, fit venir à son lit de mort, le 7 juin 1329, Douglas le noir, l'un des plus grands capitaines de son temps. « Je sais bien que mon heure est proche, lui dit-il; j'avais fait vœu d'accomplir le voyage de Jérusalem pour mon expiation, et, puisque mon corps ne peut faire ce voyage, que du moins mon cœur y soit porté. Je veux donc, aussitôt que je serai trépassé, que vous ouvriez ma poitrine avec votre brave épée, que vous en tiriez le cœur de mon corps, le fassiez embaumer et le mettiez dans une boîte d'ar-

conduire en sortant. Miss Agnès ira te reprendre dans une heure pour ta promenade au Bois.

— Il est bien inutile qu'elle se dérange, la mère de Gauthier me ramènera.

— Je tiens que tu passes au moins deux heures au grand air, ma petite fille. Ton cousin de Servanais dine avec nous ce soir, tu le sais. Je ne veux pas que tu paraisses devant lui avec le visage fatigué que tu as depuis quelque temps.

— En quoi ma mine peut-elle intéresser Guy, répliqua-t-elle d'un ton indifférent.

— J'ai mes raisons pour cela, elles doivent te suffire.

— Si mon cousin a aimé, il comprendra facilement le chagrin que peut me causer l'éloignement de mon fiancé, dit-elle à voix basse.

— Chantal! interrompit sévèrement M. de Verneuil.

— Mon père!

Feuilleton du *Pays du dimanche* 34

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Il n'osait pas en parler à Chantal, dont il craignait d'aviver la douleur. Ne pouvant espérer recevoir directement de nouvelles du jeune homme à qui il avait intimé l'ordre de cesser toutes relations avec lui, il pensa d'abord à en demander au Ministère de la Marine, dans les bureaux duquel il comptait plusieurs amis. Mais il y rencontrerait sûrement des lenteurs; et son affection impatiente ne voulant plus attendre, il résolut de s'adresser à l'une des agences secrètes de Paris, dont les moyens d'investigation seraient d'autant plus rapides, qu'il regarderait moins au prix demandé.

Très peu de jours après, on lui communiquait ce télégramme : « Lieutenant Lenorcy après avoir pris une part très active au bombardement de Pékin, est entré sain et sauf dans la capitale du Fils du Ciel, il réside actuellement dans le quadrilatère européen. »

Chantal retrouva un sourire lorsque son père lui mit ces quelques lignes entre les mains. Elle le remercia par un tendre baiser.

— Il faut envoyer ces nouvelles à Denise, enfant; elle les communiquera à sa mère; cela vaudra mieux ainsi, dit-il.

— M^{me} Lenorcy est à Paris depuis trois semaines. Si vous permettez, je vais aller la voir tout de suite. Elle va être si heureuse!

Enfin Chantal sortait de sa torpeur, elle exprimait un désir, le banquier se garda de refuser.

— Va mettre ton chapeau, je vais t'y

gent que j'ai fait préparer à cet effet. Vous l'emporterez en Terre Sainte, en vous servant de mes meilleurs vaisseaux et de mes plus vaillants sujets. Et maintenant je puis mourir en paix. Allez, gentil chevalier, et que Dieu vous garde.

Douglas, le roi étant mort, exécuta la volonté de Robert Bruce. Le 25 août 1330, il rencontra les Maures en Andalousie. Accompagné de sa suite écossaise et d'une armée d'Espagnols, il livra bataille à Thiba, sur les confins de l'Andalousie. La lutte fut terrible. Douglas, un moment abandonné des siens, arracha de son col la boîte d'argent qui contenait le cœur du roi, la jetant dans la mêlée, il s'écria : « Maintenant, marche en avant, noble cœur royal, comme tu faisais pendant ta vie, et Douglas va te suivre ou périr. »

Il s'élança au milieu des ennemis, mais bientôt, après des coups héroïques, vaincu par le nombre, il tomba et mourut.

Quand ses chevaliers rejoignirent son cadavre. Douglas tenait le cœur du roi d'Écosse, qu'il avait pu ressaisir de ses mains convulsives. Depuis cette époque les Douglas portèrent dans leurs armes un cœur de gueules surmonté de la couronne royale.

(A suivre.)

A. D.

L'expulsée

La veille, il y avait eu grand conseil dans le petit couvent des Sœurs de X... Elles avaient été prévenues que le lendemain serait le jour de la séparation. La loi qui frappait les Congrégations devait appesantir sa main lâche et cruelle sur leur minuscule communauté.

Elles étaient cinq religieuses en tout.

Sœur Juliette, la plus jeune, une petite aux joues de cire, aux lèvres blanches, du bleu d'azur au fond des yeux, avait fondu en larmes en entendant l'arrêt fatal sortir de la bouche de sa supérieure.

On allait devoir se quitter.

Que deviendraient-elles, les petites Sœurs?... où iraient-elles?...

Le Conseil avait porté sur ces points, et il avait été décidé que, en présence de la force violente, la résistance devenait impossible : mieux valait courber sous l'orage.

Hélas ! les ressources étaient maigres.

Tant que leur asile était resté ouvert aux enfants du voisinage, leur école et les menus travaux dont elles s'occupaient leur avaient rap-

porté au jour le jour le pain nécessaire. Mais depuis trois mois les classes étaient fermées et, de ce fait, la caisse du couvent s'était vidée.

La supérieure avait établi l'état des derniers fonds : cent francs restaient.

— Mes pauvres filles, avait-elle dit, réunies, nous avons vécu dans l'égalité ; au moment de la séparation, cette égalité restera notre règle. Nous sommes cinq ; chacune de nous à droit à vingt francs. C'est une aumône, la dernière que je puisse vous faire. Pour le surplus, Dieu nous viendra en aide.

* * *

Tout est consommé!... Les portes du couvent ont été défoncées et, une à une, la mort dans l'âme, les pauvres petites Sœurs sont sorties. Dans la foule, attirée par ce spectacle écœurant, quelques acclamations les ont accueillies, quelques mains se sont tendues. La majorité a laissé agir la violation sans un cri, sans une protestation, avec froideur. Parmi les assistants, combien pourtant n'avaient jamais exploré en vain la charité de ces malheureuses!...

* * *

Sœur Juliette a conduit ses compagnes à la gare : elles sont parties. Elle seule est restée, car elle s'est souvenue d'une ancienne amie, établie au village par delà la forêt, et c'est chez elle qu'elle ira demander l'hospitalité. La petite religieuse, jeune encore, fera la route à pied pour économiser sa maigre fortune.

Les adieux ont été déchirants... pour toujours peut-être.

Longtemps, autant qu'elle aperçut la silhouette du train qui emportait une portion de son cœur, elle resta sur place. Son regard plein de tristesse l'unissait encore à celles qui fuyaient, qui disparaissaient...

* * *

La soirée avançait quand Sœur Juliette se retrouva sur la grande route, l'esprit en peine, une amertume sans égale dans l'âme.

Il faisait un froid très vif. Par moments des rafales de vent soulevaient en tourbillons la poussière glacée de la couche neigeuse qui s'étendait autour d'elle à perte de vue.

Soudain, au lointain, un léger tintement monta dans l'espace. La voyageuse s'arrêta, prêta l'oreille ; une larme glissa sous sa paupière.

— La cloche de notre paroisse !... murmurait-elle.

Et, prosternée humblement sur le tapis immaculé du talus, pour la première fois, elle

le marquis de Servannais, à se faire agréer par elle.

Ne pouvant vaincre par des arguments l'enfant qui ne lui résistait que par le silence, le banquier avait accueilli avec joie l'ouverture faite par son neveu du sentiment qui l'inclinait vers Chantal. N'était-ce pas un puissant moyen de combattre chez sa fille le souvenir de Gauthier ? Il le crut et résolut d'en essayer.

En dehors de qualités indiscutables et de son nom, le jeune homme n'avait pas seulement pour lui la perfection des traits, il avait aussi cette puissance de l'expression qui séduit, parce qu'elle rend, pour ainsi dire, l'âme visible. Sa parole chaude et convaincante n'avait pas moins de charme que son regard. Guy ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup observé, était passé maître dans l'art de la conversation, disant ce qu'il voulait dire avec une justesse dans le choix de l'expression qui témoignait de la culture et de l'élevation de son esprit.

récita seule les versets si doux de l'Angélus. Sa prière monta vers le ciel... Une paix intense descendit dans son âme.

Quand elle se releva, une ombre se profilait derrière elle. Timide par nature, Sœur Juliette eut un sursaut, mais bien vite, elle se ressaisit en reconnaissant sa vieille mère Thérèse, une mendicante, assistée par son couvent.

La vieille, le dos chargé d'une bottée de bois mort, la regardait l'œil morne.

On eût dit qu'elle hésitait à parler et pourtant ses lèvres remuaient. Enfin, une voix rauque sortit de sa bouche édentée :

— Alors, vous nous quittez ?

Les yeux de la petite Sœur s'écarquillèrent comme si cette question lui eût paru énorme. Était-ce un reproche?... Les quitter, elle!... mais tout le monde savait qu'elle ne partait point de plein gré!... Elle était chassée.

Un instant elle ne sut que répondre. Accuser ou récriminer était chose inconnue de la religieuse.

— Pourquoi me dites-vous cela ? fit-elle en prenant la main de la femme.

(A suivre.)

Santos-Dumont et son aviateur

A proximité du pont de Neuilly, en face de l'île de Puteaux, dans un vaste terrain vague, fermé d'une grille et de plaques de tôle rouillées, qui dérobent aux indiscrets la vue de ce qui se passe dans cet enclos, s'élève une tente immense en toile grise.

C'est ce que Santos-Dumont appelle son hangar ; c'est là qu'il travaille à la construction de son aviateur.

A l'entrée du hangar, se trouve une nacelle, encore munie de son moteur. C'est dans ce confortable panier, que le jeune aéronaute a accompli la plus grande partie de ses ascensions. A droite est une forge dont un ouvrier entretient avec soin le feu ; au milieu du hangar se trouve l'aéroplane, sorte de grand cerf-volant Hargrave, effectant la forme d'un V très ouvert ou mieux des ailes déployées d'un puissant oiseau.

Mais, voici Santos-Dumont ; il met, comme on dit, la main à la pâte, et il a revêtu des vêtements de travail, — veste et cotte bleues ; — ses mains sont recouvertes de gros gants.

— « Vous venez voir mon aéroplane, me dit-il ; voyez, il est presque terminé. Dans quelques jours, samedi, si le temps le permet, je

Leur parenté, bien qu'éloignée, avait créé de suite entre les jeunes gens une sorte d'intimité, que n'eût point autorisé seule leur connaissance de fraîche date. Il y avait donc tout à presumer que Chantal ne resterait pas longtemps insensible au discret hommage que constituait la recherche d'un tel homme, du moins M. de Verneuil l'espérait sérieusement ; il ne pouvait rêver un genre qui lui convint mieux, ni qui pût flatter davantage l'amour-propre de sa femme. Il crut meilleur, pour la réussite de ses projets, de ne pas heurter de front la volonté de la jeune fille, toutefois il se montra inflexible pour la promenade dont il venait de régler la durée.

— Je vous enverrai la voiture dans une heure, vous voudrez bien prendre Chantal chez M^{me} Lenorcy et l'accompagner au Bois où je vous rejoindrai un peu plus tard, dit-il à miss Agnès qu'il croisa au passage.

(A suivre.)